



*Citation for published version:*

Horvath, C 2015, L'authenticité des "voix de la banlieue" entre témoignage et fiction. in J Carpenter & C Horvath (eds), *Regards Croisés sur la Banlieue*. Peter Lang Publishing Group, Brussels, Belgium, pp. 183-198.

*Publication date:*  
2015

*Document Version*  
Early version, also known as pre-print

[Link to publication](#)

**University of Bath**

**Alternative formats**

If you require this document in an alternative format, please contact:  
[openaccess@bath.ac.uk](mailto:openaccess@bath.ac.uk)

**General rights**

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

**Take down policy**

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

# L'authenticité des « voix de la banlieue » entre témoignage et fiction

Christina HORVATH

*Oxford Brookes University*

## Introduction

Les dernières décennies ont vu la multiplication des récits de banlieue. D'abord sporadiques, les textes représentant la périphérie des villes françaises sur un mode fictif sont devenus plus nombreux et ont adopté des traits de plus en plus stables et prévisibles dans la mesure où ils ont commencé à former une production distincte, obéissant à des règles et à des conventions plus précises. Plusieurs nouveaux termes ont été suggérés pour nommer cette production protéiforme qui se situe à la croisée de catégories précédemment établies par la critique dont la littérature « francophone », « beur », « postcoloniale », « transnationale ». Littérature « urbaine », « de bitume », « de l'asphalte » ou encore « des cités » ne sont que quelques-unes des nouvelles étiquettes avancées par journalistes et chercheurs pour souligner les traits principaux de cette nouvelle littérature dont ils tentent de définir les limites, les thèmes principaux et les spécificités esthétiques ou génériques. Quels sont les liens entre la transformation de la banlieue et l'évolution de la littérature dite « de banlieue » ? Doit-on interpréter l'émergence massive des représentations littéraires de la périphérie urbaine à partir des années 2000 par une volonté de prise de parole de la part des résidents ? Quelles sont les voix « authentiques » de la banlieue, les récits de témoignage ou les romans ? Finalement, comment tenir compte de la grande diversité générique des représentations, de la variété des points de vue et des images proposées de la banlieue d'une part et de la relative stabilité des lieux et des thèmes de l'autre ? Ce chapitre examinera tour à tour ces questions, en passant du contexte de la genèse des œuvres à leur authenticité, à leur appartenance générique et au rapport qu'ils entretiennent avec la sémiotisation de la banlieue.

## Qu'est-ce que la « littérature de banlieue » ?

Utilisés de manière récurrente depuis les années 1990, les termes « littérature de banlieue » et « écrivains de banlieue », se réfèrent à un contenu mal défini et quelque peu douteux. Alors que la banlieue ne cesse de hanter l'imaginaire des écrivains quelle que soient leurs origines et leurs genres de prédilection, rares sont les critiques qui étiquetteraient Sue, Hugo, Duras ou Céline comme « écrivains de banlieues ». En revanche, beaucoup de jeunes auteurs issus de l'immigration maghrébine ou africaine se voient, à leur mécontentement, régulièrement relégués dans cette catégorie. Par le fait que leur usage reste en général réservé à la période d'après-guerre et qu'ils servent en particulier à décrire une production littéraire postcoloniale, les deux termes courent en effet le risque d'être associés à une marginalité spatiale, certes, mais avant tout à une marginalité sociale intrinsèquement liée au statut ethnique minoritaire des auteurs. Il s'agit donc d'un classement ghettoïsant d'emblée qui opère une distinction perçue comme discriminante entre auteurs d'origine française et écrivains d'origine postcoloniale.

Pour dissiper l'ambiguïté qui entoure les deux termes, Christiane Chaulet Achour suggère explicitement de réserver leur usage aux « écrivains nés et formés en banlieue » qui se distingueraient des autres par « une auto-représentation d'une part et le droit d'inscrire cet imaginaire dans la littérature

d'aujourd'hui d'autre part »<sup>1</sup>. Ce critère permet en effet d'isoler, à l'intérieur d'un corpus vaste et multiforme de récits thématissant les périphéries urbaines, les œuvres que la plupart des lecteurs tendent à considérer comme les « voix authentiques » de la banlieue : notamment celles des « jeunes » qui décrivent les cités « de l'intérieur ». Toutefois, une définition fondée sur l'origine et l'âge des auteurs comporte plusieurs risques. Les catégories attribuées en fonction de leurs origines provoquent non seulement une certaine résistance chez les écrivains<sup>2</sup> mais posent aussi une série de problèmes pratiques. Où classer par exemple les romanciers d'origine postcoloniale qui vivent en banlieue mais n'évoquent la périphérie urbaine que ponctuellement comme Mahmoud Mamadou N'Dongo<sup>3</sup> ? D'autre part, que faire des écrivains exogènes qui parlent de la banlieue sans y être nés ou éduqués comme le Togolais Sami Tchak, le Congolais Daniel Biyaloua ou la Camerounaise Calixthe Beyala ? Si, au moment de la parution, l'âge, l'origine et l'adresse de l'auteur en banlieue confirment la soi-disant authenticité de son œuvre, qu'en est-il plus tard lorsqu'il vieillira, déménagera ou passera à d'autres sujets ? De plus, fonder la définition de la littérature de banlieue sur des critères démographiques risque de favoriser une lecture sociologique plutôt que littéraire des œuvres. Co-fondateur du collectif « Qui fait la France », Karim Amellal avertit justement du danger de faire de la littérature de banlieue une sorte de sous-littérature qui, à l'instar de la littérature francophone ou du roman beur, risque d'enfermer les écrivains dans un ghetto littéraire que ces termes cherchent à distinguer de « littérature française tout court » :

Ces romans ont dès leur parution été classés, catalogués comme des textes spécifiques, non par leur histoire, les personnages qu'ils mettent en scène ou encore les styles qu'ils révèlent, mais par leur nature, voire par l'identité de leur auteur. Ces textes de fiction, des romans pour la plupart, ont ainsi été identifiés à travers plusieurs expressions, forgés pour l'occasion (« littérature du bitume », « littérature de banlieue », « littérature des quartiers », etc.) comme s'il s'agissait, non de faire apparaître un nouveau genre, mais de distinguer, ou de différencier, ces livres de tous les autres<sup>4</sup>.

Soucieux d'éviter la stigmatisation des auteurs, ce chapitre adoptera une démarche différente, consistant à inclure dans la catégorie de la « littérature de banlieue » tout récit, de fiction ou de non-fiction, dont l'intrigue se déroule en banlieue et dont le thème principal est la périphérie urbaine, quelles que soient les origines ethniques et le vécu personnel de l'auteur. J'étudierai donc la banlieue en tant que thème dont je poursuivrai l'évolution des années 1980 jusqu'à aujourd'hui. Le choix de cette période me semble pertinente dans la mesure où elle correspond à l'émergence et la montée en puissance de la crise des banlieues qui suscite différentes approches de la part des écrivains qui recourent à une multitude de genres (polar, roman noir, Bildungsroman, roman de jeunesse, etc) et des modèles narratifs variés.

---

<sup>1</sup> Christiane Chaulet Achour, « Banlieue et littérature » dans Marie-Madeleine Bertucci et Violaine Houdart-Merot (dir.), *Situations de banlieues : Enseignement, langues, cultures*, Paris : Institut National de Recherche Pédagogique, 2005, p. 133.

<sup>2</sup> La résistance des auteurs aux étiquettes perçues comme dépréciatives est décrite dans les publications de Hargreaves, Reeck ou Vitali mais elle est également illustrée par nombre d'entretiens avec les écrivains comme Rachid Djaïdani, Faïza Guène ou Karim Amellal.

<sup>3</sup> Né au Sénégal, N'Dongo a grandi et vit à Drancy mais parmi ces nombreux textes seul le roman *El Hadj*, Paris : Le Serpent à Plumes, 2008, est un récit de banlieue.

<sup>4</sup> Karim Amellal, « L'héritage littéraire de la marche pour l'Égalité » in Anne Bocandé (dir.) *La Marche en héritage. L'héritage culturel de la Marche pour l'égalité et contre le racisme (1983-2013)*, *Africultures* n°97, 2013, p. 173.

## Les trois âges de la littérature de banlieue

Construites dans les années 1950 et 60, les tours et barres des banlieues françaises représentent, selon les sociologues Kokoreff et Lapeyronnie, une rupture esthétique et sociale avec les centres-villes incarnant « un idéal de mixité et de circulation, d'équilibre et de diversité »<sup>5</sup>. S'opposant à cet idéal, les cités HLM des banlieues dont les insuffisances se manifestent dès les années 1970<sup>6</sup>, sont marquées par une monotonie architecturale et urbanistique qui donne lieu à un repli sur soi et la ségrégation des habitants. Comme le remarque Jacques Donzelot<sup>7</sup>, les cités expriment l'échec de l'État technocratique qui a pour conséquences la dégradation rapide d'un cadre architectural dévalorisé et dévalorisant, la concentration d'une population immigrée privée d'emploi et l'exclusion sociale frappant une jeunesse stigmatisée.

Kokoreff et Lapeyronnie divisent la période de malaise qui débute à la fin des Trente Glorieuses en trois âges successifs : l'âge de la « galère » qui dure de 1975 jusqu'à la fin des années 1980, l'âge des « trafics et des violences urbains » qui occupe la décennie 1990-2000 et finalement l'âge de la « ghettoïsation », marqué par la fermeture et l'éloignement des cités, toujours en cours depuis 2001. Si les sociologues choisissent trois films, *Le Thé au Harem d'Archimède* de Mehdi Charef (1985), *La Haine* de Mathieu Kassovitz (1995) et *l'Esquive* d'Abdellatif Kechiche (2002) pour illustrer ces trois époques, il serait tout aussi aisé d'établir une liste d'œuvres littéraires qui leur correspondent. Ainsi, l'époque de la galère est celle de l'émergence de la littérature beur, marquée par la publication de romans situés en et portant sur la banlieue tels que *Shérazade. 17 ans, brune, frisée, les yeux verts* (Paris : Stock, 1982) de Leïla Sebbar, *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* (Paris : Mercure de France, 1983) de Mehdi Charef, *Les A.N.I. du Tassili* (Paris : le Seuil, 1984) d'Akli Tadjer, *Georgette !* (Paris : Barrault, 1986) de Farida Belghoul ou *Le gone du Châaba* (Paris : le Seuil, 1986) d'Azouz Begag, situé dans les bidonvilles lyonnaises dont l'existence précède même la construction des cités HLM. À l'époque des rodéos des Minguettes et de la Marche pour l'égalité et contre le racisme surnommée la Marche des Beurs, les écrivains issus de l'immigration maghrébine semblent préoccupés par les thèmes de l'altérité, du droit à la différence et de l'entre-deux identitaire des enfants d'immigrés mais aussi par la crise des banlieues et la destruction des bidonvilles. Ainsi, depuis son apparition, la littérature beur est liée aux banlieues et leurs grands-ensembles, au point d'en être inséparable<sup>8</sup>. Cependant, si la littérature beur préfigure déjà les principaux thèmes et préoccupations des futurs récits de banlieue telle que la ségrégation de populations postcoloniales et les liens multiethniques qui existent entre les jeunes habitants des cités, elle développe également d'autres thèmes que la banlieue et s'inspirent d'autres lieux que ceux de l'espace périurbain.

L'époque de la « violence » qui débute par les émeutes de Vaulx-en-Velin au début des années 1990, apporte une vague de violences et d'affrontements avec la police qui va de pair avec la montée du pessimisme concernant les banlieues et d'une dégradation rapide de leur image. Elle coïncide avec

---

<sup>5</sup> Michel Kokoreff, Didier Lapeyronnie, *Refaire la cité*, Paris : Seuil, 2013, p. 13.

<sup>6</sup> Pierre Merlin, *Des grands ensembles aux cités*, Paris : Ellipses, 2012.

<sup>7</sup> Jacques Donzelot, *La France des cités : le chantier de la citoyenneté urbaine*, Paris : Fayard, 2013, p. 8.

<sup>8</sup> Ceci est démontré par une série d'ouvrages critiques qui, comme le livre de Carrie Tarr, *Reframing difference : Beur and banlieue filmmaking in France*, Manchester : MUP, 2005, abordent les artistes beur et de banlieue ensemble.

la dissolution de la littérature beur<sup>9</sup> qui, selon Alec G. Hargreaves, se voit progressivement remplacée par une « culture de banlieue » :

Privilégiant des formes d'expression autres que littéraires et intimement liée à l'essor des médias audiovisuels, cette culture des banlieues s'incarne d'abord dans le hip-hop, dont un des composants est le rap. Il s'agit d'une culture hybride non seulement parce que [...] ses pratiquants sont de diverses origines ethniques mais aussi parce que chaque artiste puise dans une diversité des sources<sup>10</sup>.

D'après Hargreaves, le passage entre les deux catégories s'opérerait au cours des années 1990, avec, d'une part, l'ethnicisation « du milieu social qui est au cœur de la littérature de 'banlieue' »<sup>11</sup> et, d'autre part, avec la médiatisation de la banlieue comme premier sujet associé aux minorités postcoloniales. Le chevauchement des thèmes comme celui de la recherche d'identité d'une jeunesse d'origine postcoloniale ou celui de la ségrégation à la fois spatiale et raciale qui frappe les habitants des quartiers périphériques rend peu aisée la distinction entre les courants « beur » et « de banlieue » dont la différence réside plus dans le degré de centralité de certains thèmes que dans les thèmes eux-mêmes. Hargreaves note que, malgré la continuité de certains thèmes, l'ancrage identitaire des auteurs évolue : passant d'une identité maghrébine de la deuxième génération à une identité multiethnique incarnée entre autres par les membres du collectif « Qui fait la France », les représentants de la littérature de banlieue traiteraient essentiellement des mêmes sujets que les beurs dans les années 1980 : « misère, discriminations raciales et exclusion sociale – avec un aggravement du désespoir et un dérèglement de l'esprit qui traduisent la pérennisation de l'exclusion dont souffrent les minorités postcoloniales »<sup>12</sup>.

Alors que la population des banlieues se diversifie, d'autres voix se joignent à celles des auteurs issus de l'immigration maghrébine qui ne sont plus qualifiés de l'adjectif beur. Certains de ces écrivains sont issus d'Afrique subsaharienne et dans leurs œuvres ils dépeignent avant tout les membres de la Diaspora africaine vivant à la périphérie urbaine comme le fait le Congolais Daniel Biyaoula dans *L'Impasse* (Paris : Présence africaine, 1996) et *Agonies* (1998), le Togolais Sami Tchak dans *Place des Fêtes* (Paris : Présence africaine, 2001) ou la Camerounaise Calixthe Beyala dans *Le Roman de Pauline* (Paris : Albin Michel, 2009). Leurs récits, situés pour la plupart dans des banlieues fictives ou réelles de la région parisienne, ne s'intéressent pas exclusivement à la banlieue en tant que telle mais, comme dans les romans beurs, traitent d'une série de thèmes dont certains sont spécifiques à la Diaspora africaine.

D'autre part, les années 1990 sont marquées également par le regard critique que les auteurs, souvent d'origine française et ne résidant pas forcément en banlieue, portent sur les cités sans pour autant adopter le point de vue des résidents. Leur visée principale est de montrer les phénomènes d'exclusion observés dans un contexte périurbain, ce que certains d'entre eux le font sur un mode

---

<sup>9</sup> Est-ce le mouvement qui s'épuise, le terme qui tombe en désuétude ou la littérature postcoloniale française qui s'internationalise? En tout cas, le rejet massif de l'adjectif par les auteurs eux-mêmes dès l'apparition du terme amène les critiques à se poser la question de l'existence réelle de la littérature beur comme le fait Laura Reeck dans son article « Lettre ouverte au monde des Lettres françaises : *Sur ma ligne* de Rachid Djaïdani » dans Ilaria Vitali (éd.) Ilaria Vitali, *Intrangers (1): Post-migration et nouvelle frontières de la littérature beur*, Sefar N2, Bruxelles : L'Harmattan/Academia, 2011, 49 p.

<sup>10</sup> Alec G. Hargreaves, « Une culture innommable? » dans Gafaïti, Hafid, *Cultures Transnationales de France*, L'Harmattan, 2001.

<sup>11</sup> Alec Hargreaves, « De la littérature de 'beur' à la littérature de 'banlieue' : des écrivains en quête de reconnaissance » in Anne Bocandé (dir.) *La Marche en héritage*, p. 145.

<sup>12</sup> *Ibid.* p. 148.

journalistique plutôt que par la fiction. C'est le cas notamment de Jean Rolin qui, dans *Zones* (Paris : Gallimard, 1995) parcourt plusieurs communes de la région parisienne qu'il décrit sur le mode d'un carnet de voyage, de François Maspero qui, accompagné de la photographe Anaïk Frantz, retrace une série de déambulations au long de la ligne B du RER de Roissy à Saint-Rémy-lès-Chevreuse dans *Les Passagers du Roissy-Express* (Paris : le Seuil, 1990). Résultant d'une démarche similaire, *Journal de dehors* (Paris : Gallimard, 1993) et *La Vie extérieure* (Paris : Gallimard, 2000) d'Annie Ernaux sont constitués de fragments de réel collectés lors des déplacements de l'auteur entre sa ville nouvelle et la gare Saint-Lazare à Paris.

D'autres écrivains privilégient la fiction et mettent en scène les émeutes violentes qui secouent la banlieue parisienne comme le fait Jean-Yves Cendrey dans *Petites sœurs de sang* (Paris : l'Olivier, 1999) ou imaginent, comme Lydie Salvayre dans *Les Belles âmes* (Paris : le Seuil, 2000) la pérégrination d'un groupe de touristes aisés faisant le tour des banlieues les plus désolantes d'Europe, accompagnés d'un couple d'agents d'ambiance issus d'une cité parisienne. D'autres encore s'inscrivent dans le courant du néo-polar français et signent plusieurs romans dans lesquels l'intrigue policière sert surtout de prétexte pour aborder des questions sociales telles que l'exclusion des habitants des banlieues et l'écart qui se creuse entre ceux-ci et le reste de la société. C'est notamment le cas de la trilogie marseillaise de Jean-Claude Izzo, composée de *Total Khéops* (Paris : Gallimard, 1995), de *Chourmo* (Paris : Gallimard, 1996) et de *Soléa* (Paris : Gallimard, 1998), qui livrent un portrait rythmé de rap et de jazz et sont portés par un humanisme et une solidarité avec les banlieues nord de la cité phocéenne. Un autre roman policier, *Ils sont votre épouvante, vous êtes leur crainte* (Paris : le Seuil, 2006) de Thierry Jonquet, qui dénonce « la faillite de l'enseignement et de la police, la ghettoïsation, la montée de l'obscurantisme, la violence gratuite et la mémoire mitée »<sup>13</sup> se voit salué par les médias comme prémonitoire lors des émeutes de 2007.

À partir des années 2000, les banlieues françaises entrent dans l'âge de la « ghettoïsation », caractérisé par le repli, les politiques répressives à l'égard des migrants et la clôture progressive des quartiers. Alors que la violence urbaine embrase les cités en 2005, 2007 et de nouveau en 2012, les sociologues notent des changements inquiétants menant à la « sécession » des banlieues, notamment :

l'isolement de la population; l'augmentation d'une violence conflictuelle interne et, dans certains endroits, l'incrustation de trafics de grande ampleur; la rupture de la communication entre hommes et femmes; l'installation d'une religiosité quotidienne et structurante de la vie sociale; la distance et l'hostilité aux institutions<sup>14</sup>.

À l'image des cités secouées par les émeutes, la littérature de banlieue est également traversée par une série de bouleversements dont le plus important semble une prise de parole par les jeunes des cités. Dans un volume collectif consacré aux littératures de « post-migration », Ilaria Vitali constate que, si la présence de la banlieue est presque systématique dans l'imaginaire beur depuis les années

---

<sup>13</sup> <http://www.telerama.fr/livres/ils-sont-votre-epouvante-et-vous-etes-leur-crainte.15960.php#HqYyadxtqgt7VLd.99> consulté le 2 juin 2014.

<sup>14</sup> Michel Kokoreff et Didier Lapeyronnie, *Refaire la cité*, Paris : le Seuil, 2013, pp. 28-29.

1980, ce sont surtout l'influence des émeutes de 2005 et l'intérêt accru des éditeurs pour la banlieue qui sont responsables du fait que les cités se mettent à dominer cette production<sup>15</sup>.

Cependant, le tournant semble s'opérer même avant les émeutes, marqué par la publication *Boumkœur* (Seuil, 1999) de Rachid Djaïdani. La préface, par le groupe de rap Suprême NTM, souligne l'authenticité de ce récit narré à la première personne dont le phrasé s'inspire autant du rap que du langage des cités : « Mais aujourd'hui, cette jeunesse se crée ses propres repères, sa propre culture [...] Le côté anecdotique, choisi par Rachid, pour raconter cette vie de quartier, rend son roman proche d'une authenticité qui n'appartient qu'à ceux qui naissent dans un bunker »<sup>16</sup>. Yaz, le narrateur, précise dès l'incipit qu'il écrit pour exister : son but est de témoigner de son vécu à l'heure où la banlieue fait objet des débats publics :

J'ai toujours voulu écrire sur les ambiances et les galères du quartier et j'ai toutes les cartes en main. [...] Le sujet est mon quartier. Faut en profiter, en ce moment c'est la mode, la banlieue, les jeunes délinquants, le rap et tous les faits divers qui font les titres de journaux<sup>17</sup>.

Alors que depuis la publication du roman de Charef, des éléments d'une culture jeune s'opposant à celle des parents d'origine maghrébine ont souvent été convoqués dans les romans traitant de la banlieue, dans *Boumkœur* cette tendance prend de nouvelles proportions. Avec ce roman dont le langage du roman est truffé de rythmes, de rimes, de jeux de mots et d'autres éléments détournés du langage des jeunes de banlieue qui rappellent les paroles de rap, débute la vague des romans qui se distinguent des textes précédents par leur point de vue interne à la banlieue et par l'appartenance marquée à une contre-culture de jeunesse. Les allusions au rap et à la musique en général deviennent abondantes et plusieurs auteurs cherchent à doter leurs textes d'une bande son, incluse en exergue, comme dans *Sarcelles-Dakar* d'Insa Sané (Paris : Sarbacane, 2006) et de *Zone Cinglée* de Kaoutar Harchi (Paris : Sarbacane, 2009), ou à la fin du texte comme dans *Flic ou caillera* (Paris : Éditions du Masque, 2013) de Rachid Santaki.

En parallèle avec la vague des romans écrits par et traitant des « jeunes de banlieue », au début des années 2010 émerge également une série de textes de non-fiction dont les auteurs se présentent également comme des jeunes de banlieue qui racontent leur version de la réalité des cités. De par le paratexte qui les entoure (préfaces, exergues, remerciements, quatrièmes de couverture), la majorité de ces textes réclament d'être les voix authentiques de la banlieue.

On peut certes objecter à cette tentative de périodisation de la littérature de banlieue que sa rigidité ne correspond pas tout à fait à la complexité de l'évolution des thèmes de la galère, des trafics et violences urbains et de la ghettoïsation qui tendent à être simultanément présents dans un grand nombre d'œuvres plutôt que de se relayer de façon distincte. Cependant, les proportions que l'évocation de ces thèmes prend dans les textes littéraires correspondent plus au moins aux périodes suggérées par les sociologues.

---

<sup>15</sup> Ilaria Vitali, *Intrangers (1): Post-migration et nouvelle frontières de la littérature beur*, Sefar N2, L'Harmattan/Academia, 2011, p. 10.

<sup>16</sup> Rachid Djaïdani, *Boumkœur*, Paris : le Seuil, 1999, p. 7.

<sup>17</sup> Ibid. 11-13.

## La prise de parole des « jeunes de banlieue » entre témoignage et fiction

En 2011, les éditions de l'Express Roularta publient *Paroles libres de ...jeunes de banlieue*. Édité par la journaliste Anne Dhoquois et le sociologue Ahmed Boubeker, le livre est préfacé par Lilian Thuram qui souligne la diversité de la réalité qui se cache derrière le terme « jeunes de banlieue ». Pour démentir les clichés associés à cette « construction politique reprise trop souvent par les médias »<sup>18</sup> et pour permettre à la jeunesse des banlieues de contribuer au développement de la société française, il faudrait, selon l'ex-footballeur et membre du Haut Conseil de l'Intégration, leur *donner la parole*. La même expression est reprise dans l'introduction par Anne Dhoquois qui veut soumettre aux lecteurs « des témoignages bruts, sans truchement journalistique [...] dans toute leur subjectivité »<sup>19</sup> afin de « donner la parole à ceux que l'on a coutume d'appeler les 'invisibles' »<sup>20</sup>. La démarche des auteurs consiste à interviewer vingt jeunes âgés de 15 à 24 ans et à structurer leurs réponses en chapitres thématiques portant sur l'identité, la famille, le travail, les études, la religion, la politique et la citoyenneté, l'argent, les relations intimes, les médias, les activités et loisir et les valeurs et le regard sur la société. Chaque chapitre s'achève par un commentaire du sociologue Ahmed Boubeker qui tire également les conclusions à la fin du livre. Si la parole est laissée aux jeunes des banlieues diverses, parisiennes et provinciales, paupérisées et aisées, cette parole, présentée comme spontanée, subjective et authentique, se trouve encadrée et contrôlée de multiples discours, universitaires et médiatiques, qui orientent sa lecture.

Publié par quatre « jeunes de banlieue » et l'éducateur qui les a suivis durant cinq ans, *Nous ... la cité* (Paris : La Découverte, coll. Zones, 2012) a pour sous-titre « on est parti de rien et on a fait un livre ». La fierté évidente qui se dégage de cette citation d'un des co-auteurs indique que le but de l'ouvrage collectif est moins de recueillir des témoignages des participants du projet que de les valoriser en leur donnant les moyens de s'exprimer. Comme le précédent, cet ouvrage est également marqué par un important paratexte illustrant le travail de ceux qui encadrent les jeunes des quartiers : les remerciements des cinq co-auteurs sont suivis d'un avant-propos des éducateurs Joseph Ponthus et Aude Marie Ferrieu ainsi que d'une postface par Jane Sautière, écrivain et éducatrice pénitentiaire. Les dix chapitres du livre présentent des fragments de textes par les quatre jeunes co-auteurs insérés et intégrés dans le journal de l'éducateur Joseph Ponthus. Ponthus raconte le processus de l'élaboration du livre en seize mois et la progression du projet qui a commencé par la rédaction en équipe d'un article pour le *Canard Enchaîné* et s'est prolongé par la proposition de la maison d'édition la Découverte de faire aboutir l'écriture collective des jeunes de Nanterre à un livre. En abordant des sujets dont la police, l'école ou la religion, les auteurs font également alterner différents types de texte : des entrées de journal, des dialogues, des lettres officielles, des discussions lors de séances d'écriture et des conversations téléphoniques. En fonction du genre des textes, le langage utilisé varie entre registres officiel et familier d'une part, et entre le français standard et « le patois de la banlieue parisienne » de l'autre. Les anecdotes racontées par Rachid, Sylvain, Riadh et Alex sont parsemées d'expressions en verlan et d'emprunts à d'autres langues qui sont expliqués dans des notes de bas de page. Le livre documente le progrès de l'écriture des jeunes auteurs qui progressivement découvrent leur style et évoluent vers une autonomie d'expression.

---

<sup>18</sup> Anne Dhoquois (avec la collaboration de Ahmed Boubeker) *Paroles libres de ...jeunes de banlieue*, Paris : l'Express, 2011, p. 9.

<sup>19</sup> Ibid. p. 11.

<sup>20</sup> Ibid. p. 11.



Le projet qui aboutit au livre collectif *Les Gars de Villiers* (Paris : Ginkgo, 2011) est différent des deux publications précédentes dans la mesure où l'initiative d'écrire un livre vient des jeunes auteurs eux-mêmes qui se mettent alors à la recherche d'un journaliste prêt à les « aider à livrer leur vérité »<sup>21</sup>. Pascale Égré, reporter du *Parisien* accepte d'encadrer les dix jeunes hommes âgés de 25 à 27 ans qui ont grandi ensemble au quartier des Hautes-Noues, à Villiers-sur-Marne. De 2007 à 2011, le groupe et la journaliste se rencontrent régulièrement, travaillant sur une dizaine de grands thèmes choisis par les membres tels que les origines, la cité, le foot, le vol, la drogue, la police, la religion, l'amour, le racisme, l'identité et la politique. Le résultat est présenté en treize chapitres précédés d'un avant-propos par Hadama Bathily, un des co-auteurs, et une introduction par Égré. Le livre se clôt par un lexique et une biblio-filmo-discographie. De l'introduction, il ressort l'envie des participants du projet de prendre la parole pour exprimer leur version des faits mais aussi le désir de montrer qu'ils sont capables d'écrire un livre et d'inspirer d'autres jeunes à s'exprimer à travers de projets créatifs :

Ce livre, ce sont les gars de Villiers-sur-Marne qui l'ont voulu. Pour « laisser une trace » et pour « porter les voix des banlieues ensemble ». Pour « balayer les préjugés » et surtout pour démontrer que « même quand on est issu d'un milieu social défavorisé et qu'on grandit dans une cité, on peut s'en sortir ». [...] Respecter la justesse, la fraîcheur ou la gravité de leur tchatche comme l'aspect « art brut » de leur façon [...] de s'exprimer, valoriser leur sens aigu de l'échange et du dialogue [...] respecter chaque individu tout en faisant vivre le collectif au cours de ces quatre années durant lesquelles leurs regards sur certains thèmes ont bien évolué : tels étaient les défis que j'ai tenté de relever de mon mieux<sup>22</sup>.

L'autonomie des auteurs par rapport à leur projet se manifeste non seulement à travers la diminution des discours d'escorte en faveur de « la parole des jeunes » mais aussi à travers leur participation aux décisions éditoriales. Les chapitres combinent les textes individuels des auteurs avec les entretiens collectifs et les textes de la journaliste qui se contente d'annoncer les thèmes au début de chaque chapitre, indiquant les démarches adoptées pour la production du chapitre. Plus que dans les deux autres ouvrages collectifs, le choix des thèmes et des textes et leur agencement appartient aux auteurs mêmes qui, grâce à l'alternance de textes individuels et collectifs et des débats transcrits, apparaissent à la fois comme individus et en tant que groupe.

Les trois ouvrages collectifs ont de nombreux points communs. Tous accordent une grande importance à l'oralité comme source d'écriture, font alterner les voix pour valoriser leur individualité, leurs différences, cherchent à illustrer et faire reconnaître la capacité des jeunes à s'exprimer. Ils insistent sur leur authenticité en tant que témoignages de première main et le fait qu'ils reflètent la banlieue vue de l'intérieur par les jeunes habitants. Ils partagent également le souci de préserver la saveur et la fraîcheur des témoignages qui sont transmis au lecteur dans leur forme originale, sans altération faite à leur lexique, registre et forme, ceux-ci étant reconnus justement comme le gage de l'authenticité qui les distinguerait d'autres textes. Ils prennent pour acquis l'existence d'un intérêt particulier chez le lecteur pour la parole des jeunes de banlieue plutôt que celles des autres habitants des cités (enfants, adultes, parents, retraités, etc.) ou des professionnels (journalistes, professeurs, éducateurs, policiers, sociologues). Toutefois, la présentation des textes et l'abondance du paratexte qui encadre la « prise de parole authentique » semblent contraster avec la visée d'immédiateté dont se

---

<sup>21</sup> Pascale Égré (éd.) *Les Gars de Villiers*, Paris : Ginkgo, 2011, p. 9.

<sup>22</sup> Ibid. pp. 7-9.

réclament les ouvrages, comme si les éditeurs, éducateurs et journalistes ayant agi comme facilitateurs de cette prise de parole l'estimerait encore trop fragile pour être capable de se passer de tout discours d'escorte.

Alors que les textes de fiction se distinguent des témoignages collectifs par le passage du vécu à la fiction et par la dominance de l'imaginaire individuel sur le vécu collectif, les deux types de récits ont également un étonnant nombre de points communs. Si la socialisation des adolescents des cités en bandes de même sexe joue en faveur des prises de parole collective, elle marque aussi les récits de fiction qui abondent en personnages collectifs comme « le Troupeau » dans *Presqu'un frère* de Tassadit Imache, les « p'tits Monstres » chez Kaoutar Harchi ou même la bande des copains qui empêche le narrateur de réussir dans *Banlieue Noire* de Thomté Ryam<sup>23</sup>. En plus de ce penchant pour les voix collectives qui apparaît également au niveau de la narration, souvent assumée par plusieurs voix comme chez Imache ou Ryam, romans et récits de témoignage partagent également la perspective adoptée (celle des jeunes des cités) et les thèmes récurrents comme l'immigration, le racisme, l'école, la police, les rapports hommes-femmes, la délinquance et le trafic des drogues.

Le souci de prouver l'authenticité des auteurs ou des narrateurs semble tout aussi essentiel dans les romans que dans les témoignages. Ceci se manifeste dans les quatrièmes de couverture faisant figurer les bios et les photos des auteurs « jeunes et grandis en banlieue » mais également par la surprenante fréquence des préfaces. « Ça aurait pu être mon histoire » dit Thuram dans celle de *Banlieue noire*<sup>24</sup> alors que le rappeur Oxmo Puccino introduit *Les Anges s'habillent en caillera* en parlant de ses rencontres régulières avec Rachid Santaki avec qui il partage la passion du hip-hop et de la boxe. Dans la préface de *Boumkoeur* de Djaïdani, NTM, connu pour ses paroles critiquant ouvertement la ségrégation sociale en France, insiste sur l'authenticité de celui-ci « qui n'appartient qu'à ceux qui naissant dans un bunker »<sup>25</sup>. D'autre part, la réception souvent condescendante des œuvres (par exemple les doutes exprimés au sujet de la paternité de son premier roman qui pousse Djaïdani à se filmer en train d'écrire le second<sup>26</sup>) montre que ce sont précisément les auteurs qui réussissent le mieux à prouver leur authenticité qui ont le plus de mal à se faire reconnaître pour la qualité littéraire de leurs textes.

### **Marques d'authenticité à l'intérieur même des textes**

À qui appartiennent les voix « authentiques » de la banlieue ? S'il est difficile de trancher, c'est que la plupart des romans et récits cherchent à démontrer leur authenticité dès leur couverture afin de capter l'attention du lecteur qui, fatigué des stéréotypes véhiculés par les représentations médiatiques ou intrigué par les analyses sociologiques, veut enfin écouter la version « des jeunes des cités ». Même si, évidemment, tous les résidents des banlieues ne sont pas des jeunes et tous les jeunes « de banlieue »

---

<sup>23</sup> Kaoutar Harchi, *Zone cinglée*, Paris : Sarbacane, 2009.

<sup>24</sup> Ryam, p. 7.

<sup>25</sup> Djaïdani, p. 7.

<sup>26</sup> L'écriture de *Mon Nerf* constitue le sujet du long métrage *Sur ma ligne*, Slik Productions, 2006.

ne vivent pas dans les cités, l'ancrage dans l'imaginaire collectif du mythe des cités-ghettos<sup>27</sup> et de leur jeunesse<sup>28</sup> est tel que ni le lectorat, ni les auteurs ne peuvent l'ignorer.

Or, selon Turpin, un mythe « ne s'analyse pas en terme de vrai ou de faux : il peut avoir sa part de vérité comme la rumeur [...] et ni son signifiant, ni son signifié ne sont arbitraires »<sup>29</sup>. En d'autres termes, le mythe des banlieues influence l'horizon d'attente du lecteur mais agit également sur les principes esthétiques des récits de banlieue et participe aussi à la construction de leurs thèmes, décors et personnages. Il en résulte un dialogue entre les discours médiatiques et politiques stigmatisant la banlieue et les récits qui réagissent à ces stéréotypes, soit pour les démentir comme le font Faïza Guène, Mabrouck Rachedi ou Habiba Mahany dans leurs romans d'apprentissage, soit pour les exploiter à leurs propres fins comme le font Rachid Santaki ou Mamadou Mahmoud N'Dongo dans leurs romans policiers ou noirs.

Comment repérer les marques de l'authenticité inscrites dans les textes mêmes dont certains appartiennent au genre de l'essai ou du témoignage, d'autres à la catégorie du roman urbain<sup>30</sup> en même temps qu'aux genres du roman policier, du roman noir ou du roman d'apprentissage? Malgré la difficulté de les catégoriser, entreprendre une étude générique de ces récits permettrait de répertorier les divisions particulières qu'ils opèrent dans l'espace urbain (ville-centre/ banlieues pavillonnaires/ cités HLM) ainsi que leurs décors typiques (cités dortoirs, pieds d'immeubles, caves, escaliers et toits, centres culturels et centres commerciaux, transports urbains, commerces, écoles, prisons) et leurs personnages caractéristiques (jeunes, parents immigrés, policiers, profs, assistantes sociales, entraîneurs de boxe ou de foot, journalistes, etc.). Une telle analyse s'accorderait parfaitement avec la recommandation de Karim Amellal, citée plus haut, qui suggère de classer les romans de banlieues selon leur histoire, personnages et style et pourrait s'inspirer de la démarche proposée par Raphaëlle Moine qui fonde sa définition du western<sup>31</sup> d'une part sur des traits sémantiques du genre comme l'époque, un répertoire de lieux emblématiques et de personnages types, d'autre part, sur une structure syntaxique particulière opposant « wilderness » et « civilisation ». D'autre part, l'analyse de l'esthétique des représentations perçues comme authentiques ne pourra guère se passer d'une analyse du langage (français standard/ patois de la banlieue parisienne ou d'autres régions) et des références à une culture urbaine populaire associée avec les cités (rap, hip-hop, slam, films, jeux vidéos, graphs, tags).

## Conclusion

---

<sup>27</sup> G Derville, « La stigmatisation des jeunes de banlieue », *Communication et langage*, n°113, Paris : CELSA/EHESIC, 199, pp 104-117 et Jean-Marc Stébé, Hervé Marchal, *Mythologie des cités-ghettos*, Paris : Le Cavalier Bleu, 2009.

<sup>28</sup> La sémiotisation du mythe du 'jeune de banlieue » a été démontré par Julien Longhi dans le chapitre 6 de Béatrice Turpin (dir.) *Discours de sémiotisation de l'espace. Les représentations de la banlieue et de sa jeunesse*, Paris : l'Harmattan, 2012.

<sup>29</sup> Ibid. p. 13.

<sup>30</sup> J'utilise ce terme pour désigner les romans dont l'intrigue se déroule à l'époque contemporaine dans un milieu urbain, qui s'intéressent à l'actualité et cherchent à peindre la société de leur temps et le quotidien ordinaire. Selon cette définition, tous les romans de banlieue sont des romans urbains mais pas l'inverse. Christina Horvath, *Le Roman urbain contemporain en France*, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2007.

<sup>31</sup> Raphaëlle Moine, « Le genre cinématographique : une catégorie d'interprétation », *Belphégor*, Vol III, n°1, décembre 2003.

Comme il ressort de cette analyse, le thème de la banlieue traverse la littérature française, sans appartenir exclusivement ni aux auteurs jeunes, ni aux écrivains postcoloniaux, ni même aux résidents des cités. L'évolution des grands ensembles situés à la périphérie de la majorité des villes françaises continue à façonner la production littéraire qu'ils inspirent depuis leur construction dans les années 1950-70. Les œuvres de fiction, de non-fiction et de témoignage qui composent le vaste champ de la « littérature de banlieue » sont aussi diverses que les banlieues elles-mêmes. Si elles reflètent les différentes stances que leurs auteurs adoptent vis-à-vis de la banlieue, elles sont néanmoins marquées par un commun intérêt porté au social de même que par une profonde inquiétude pour le destin collectif des résidents des grands ensembles et pour l'avenir d'une société de plus en plus clivée qui voit s'accroître les inégalités séparant les habitants des centres et des périphéries. Depuis les années 1980, les voix des auteurs appartenant à différentes générations, communautés et classes sociales s'élèvent pour remettre en question la façon dont l'État gère les quartiers périphériques qui ne cessent d'éloigner des centres en termes de revenus et d'opportunités. Les récits individuels ou collectifs qui thématisent l'exclusion et la stigmatisation des habitants des banlieues dites « sensibles » s'inscrivent dans différents genres, participent à la constitution de différentes tendances esthétiques et s'inspirent de contre-cultures diverses. Ce qui les rapproche cependant c'est une commune volonté de favoriser la participation des banlieusards, de briser les images uniformément stigmatisées des banlieues dans l'imaginaire collectif et de donner la voix à ceux qu'on entend peu dans les médias et encore moins en politique.

## Bibliographie

- Amellal, Karim, « L'héritage littéraire de la marche pour l'Égalité » in Anne Bocandé (dir.) *La Marche en héritage. L'héritage culturel de la Marche pour l'égalité et contre le racisme (1983-2013)*, *Africultures* n°97, 2013, pp. 168-179.
- Begag, Azouz, *Le gone du Châaba*, Paris : le Seuil, 1986.
- Belghoul, Farida, *Georgette !*, Paris : Barrault, 1986.
- Beyala, Calixthe, dans *Le Roman de Pauline*, Paris : Albin Michel, 2009.
- Biyaoula, Daniel, *L'Impasse*, Paris : Présence africaine, 1996.
- Biyaoula, Daniel, *Agonies*, Paris : Présence africaine, 1998.
- Cendrey, Jean-Yves, *Petites sœurs de sang*, Paris : l'Olivier, 1999.
- Charef, Mehdi, *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, Paris : Mercure de France, 1983.
- Chaulet Achour, Christiane, « Banlieue et littérature » dans Bertucci, Marie-Madeleine et Houdart-Merot, Violaine (dir.), *Situations de banlieues : Enseignement, langues, cultures*, Paris : Institut National de Recherche Pédagogique, 2005.
- Djaïdani, Rachid, *Sur ma ligne*, Slik Productions, 2006.
- Derville, Gregory, « La stigmatisation des jeunes de banlieue », *Communication et langage*, n°113, Paris : CELSA/EHESIC, 199, pp 104-117
- Donzelot, Jacques, *La France des cités : le chantier de la citoyenneté urbaine*, Paris : Fayard, 2013.
- Guène, Faïza, *Kiffe kiffe demain*, Paris : Hachette Littérature, 2004.
- Djaïdani, Rachid, *Boumkoeur*, Paris : le Seuil, 1999.
- Dhoquois, Anne (avec la collaboration de Ahmed Boubeker) *Paroles libres de ...jeunes de banlieue*, Paris : l'Express, 2011.
- Égré, Pascale (éd.) *Les Gars de Villiers*, Paris : Ginkgo, 2011.
- Ernaux, Annie, *Journal de dehors*, Paris : Gallimard, 1993.

- Ernaux, Annie, *La Vie extérieure*, Paris : Gallimard, 2000.
- Harchi, Kaoutar, *Zone cinglée*, Paris : Sarbacane, 2009.
- Hargreaves, Alec G., « Une culture innommable? » dans Gafaïti, Hafid, *Cultures Transnationales de France*, l'Harmattan, 2001, pp. 27-36.
- Hargreaves, Alec G., « De la littérature de 'beur' à la littérature de 'banlieue' : des écrivains en quête de reconnaissance » in Anne Bocandé (dir.) *La Marche en héritage*, pp. 144-149.
- Horvath, Christina, *Le Roman urbain contemporain en France*, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2007.
- Izzo, Jean-Claude, *Total Khéops*, Paris : Gallimard, 1995.
- Izzo, Jean-Claude, *Chourmo*, Paris : Gallimard, 1996.
- Izzo, Jean-Claude, *Soléa*, Paris : Gallimard, 1998.
- Jonquet, Thierry, *Ils sont votre épouvante, vous êtes leur crainte*, Paris : le Seuil, 2006.
- Kokoreff, Michel et Lapeyronnie, Didier, *Refaire la cité*, Paris : Seuil, 2013.
- Longhi, Julien, « Représentations et stéréotypes dans la sémiotisation du mythe de la banlieue et des jeunes de banlieue » in Turpin, Béatrice (dir.) *Discours de sémiotisation de l'espace. Les représentations de la banlieue et de sa jeunesse*, Paris : l'Harmattan, 2012, pp. 123-142.
- Maspero, François and Frantz, Anaïk, *Les Passagers du Roissy-Express*, Paris : le Seuil, 1990.
- Merlin, Pierre, *Des grands ensembles aux cités*, Paris : Ellipses, 2012.
- Moine, Raphaëlle, « Le genre cinématographique : une catégorie d'interprétation », *Belphégor*, Vol III, n°1, décembre 2003.
- Ndiaye, Christiane, *Introduction aux littératures francophones*, Les presses de l'Université de Montréal, 2004.
- N'Dongo, Mamadou Mahmoud *El Hadj*, Paris : Le Serpent à Plumes, 2008.
- « Qui fait la France », *Chroniques d'une société annoncée*, Paris : Stock, 2007.
- Rolin, Jean, *Zones*, Paris : Gallimard, 1995.
- Ryam, Thomté, *Banlieue noire*, Paris : Présence africaine, 2006.
- Salvayre, Lydie, *Les Belles âmes*, Paris : le Seuil, 2000.
- Sané, Insa, *Sarcelles-Dakar*, Paris : Sarbacane, 2006.
- Santaki, Rachid, *Flic ou caillera*, Paris : Éditions du Masque, 2013.
- Sebbar, Leïla, *Shérazade. 17 ans, brune, frisée, les yeux verts*, Paris : Stock, 1982.
- Stébé, Jean-Marc et Marchal, Hervé, *Mythologie des cités-ghettos*, Paris : Le Cavalier Bleu, 2009.
- Tadjer, Akli, *Les A.N.I. du Tassili*, Paris : le Seuil, 1984.
- Tarr, Carrie, *Reframing difference : Beur and banlieue filmmaking in France*, Manchester : MUP, 2005.
- Tchak, Sami, *Place des Fêtes*, Paris : Présence africaine, 2001.
- Vitali, Ilaria, *Intrangers (1): Post-migration et nouvelles frontières de la littérature beur*, Sefar N2, l'Harmattan/Academia, 2011.